

AVANT-PROPOS

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

Si la vertu peut s'enseigner, comme je le crois, c'est plus par l'exemple que par les livres. A quoi bon, alors, un traité des vertus ? A ceci peut-être : essayer de comprendre ce que nous devrions faire, ou être, ou vivre, et mesurer par là, au moins intellectuellement, le chemin qui nous en sépare. Tâche modeste, tâche insuffisante, mais tâche nécessaire. Les philosophes sont des écoliers (seuls les sages sont des maîtres) et les écoliers ont besoin de livres : c'est pourquoi ils en écrivent parfois, quand ceux qu'ils ont sous la main ne les satisfont pas ou les écrasent. Or quel livre plus urgent, pour chacun, qu'un traité de morale ? Et quoi de plus digne d'intérêt, dans la morale, que les vertus ? Pas plus que Spinoza je ne crois utile de dénoncer les vices, le mal, le péché. Pourquoi accuser toujours, dénoncer toujours ? C'est la morale des tristes, et une triste morale. Quant au bien, il n'existe que dans la pluralité irréductible des actions bonnes, qui excèdent tous les livres, et des bonnes dispositions, elles aussi plurielles mais sans doute moins nombreuses, que la tradition désigne du nom de vertus, c'est-à-dire (tel est le sens en grec du mot *arété*, que les Latins traduisirent par *virtus*) d'excellences.

Qu'est-ce qu'une vertu ? C'est une force qui agit, ou qui peut agir. Ainsi la vertu d'une plante ou d'un médicament, qui est de soigner, d'un couteau, qui est de couper, ou d'un homme, qui est de vouloir et d'agir humainement. Ces exemples, qui viennent des Grecs, disent assez l'essentiel : vertu c'est puissance, mais puissance spécifique. La vertu de l'ellébore n'est pas celle de la ciguë, la vertu du couteau n'est pas celle de la houe, la vertu de l'homme n'est pas celle du tigre ou du serpent. La vertu d'un être, c'est ce qui fait sa valeur, autrement dit son excellence propre : le bon couteau c'est celui qui excelle à couper, le bon remède celui qui

excelle à soigner, le bon poison celui qui excelle à tuer...

On remarquera qu'en ce premier sens, qui est le plus général, les vertus sont indépendantes de l'usage qui en est fait, comme de la fin qu'elles visent ou servent. Le couteau n'a pas moins de vertu dans la main de l'assassin que dans celle du cuisinier, ni la plante qui sauve davantage de vertu que celle qui empoisonne. Non, certes, que ce sens soit dépourvu de toute visée normative : dans quelque main que ce soit, et pour la plupart des usages, le meilleur couteau sera celui qui coupe le mieux. Sa puissance spécifique commande aussi son excellence propre. Mais cette normativité reste objective ou moralement indifférente. Il suffit au couteau d'accomplir sa fonction, sans la juger, et c'est en quoi bien sûr sa vertu n'est pas la nôtre. Un excellent couteau, dans la main d'un méchant homme, n'est pas moins excellent pour cela. Vertu c'est puissance, et la puissance suffit à la vertu.

Mais à l'homme, non. Mais à la morale, non. Si tout être a sa puissance spécifique, dans quoi il excelle ou peut exceller (ainsi un excellent couteau, un excellent médicament...), demandons-nous quelle est l'excellence propre de l'homme. Aristote répondait que c'est ce qui le distingue des animaux, autrement dit la vie raisonnable^[1]. Mais la raison n'y suffit pas : il y faut aussi le désir, l'éducation, l'habitude, la mémoire... Le désir d'un homme n'est pas celui d'un cheval, ni les désirs d'un homme éduqué ceux d'un sauvage ou d'un ignorant. Toute vertu est donc historique, comme toute humanité, et les deux, en l'homme vertueux, ne cessent de se rejoindre : la vertu d'un homme, c'est ce qui le fait humain, ou plutôt c'est la puissance spécifique qu'il a d'affirmer son excellence propre, c'est-à-dire (au sens normatif du terme) son humanité. Humain, jamais trop humain... La vertu est une manière d'être, expliquait Aristote, mais acquise et durable : c'est ce que nous sommes (donc ce que nous pouvons faire), parce que nous le sommes devenus. Et comment, sans les autres hommes ? La vertu advient ainsi à la croisée de l'hominisation (comme fait biologique) et de l'humanisation (comme exigence culturelle) : c'est notre manière d'être et d'agir humainement, c'est-à-dire (puisque l'humanité, en ce sens, est une valeur) notre capacité à *bien* agir. « Il n'est rien si beau et légitime, disait Montaigne, que de faire bien l'homme et dûment. »^[2] C'est la vertu même.

Cela, que les Grecs nous ont appris, que Montaigne nous a appris, se peut lire aussi chez Spinoza : « Par vertu et puissance j'entends la même chose ; c'est-à-dire que la vertu, en tant qu'elle se rapporte à l'homme, est l'essence même ou la nature de l'homme en tant qu'il a le pouvoir de faire certaines choses se pouvant connaître par les seules lois de sa nature »^[3] ou, ajouterais-je (mais celle-ci, pour Spinoza, fait partie de celle-là), de son histoire. Vertu, au sens général, c'est puissance ; et au sens particulier : humaine puissance, ou puissance d'humanité. C'est ce qu'on

appelle aussi les vertus morales, qui font qu'un homme semble plus humain ou plus excellent, comme disait Montaigne, qu'un autre, et sans lesquelles, comme disait Spinoza, nous serions à juste titre qualifiés d'inhumains^[4]. Cela suppose un désir d'humanité, désir évidemment historique (il n'y a pas de vertu naturelle), sans lequel toute morale serait impossible. Il s'agit de n'être pas indigne de ce que l'humanité a fait de soi, et de nous.

La vertu, répète-t-on depuis Aristote, est une disposition acquise à faire le bien. Mais il faut dire plus : elle est le bien même, en esprit et en vérité. Pas de Bien absolu, pas de Bien en soi, qu'il suffirait de connaître ou d'appliquer. Le bien n'est pas à contempler ; il est à faire. Telle est la vertu : c'est l'effort pour se bien conduire, qui définit le bien dans cet effort même. Cela pose un certain nombre de problèmes théoriques, que j'ai traités ailleurs^[5]. Ce livre-ci se veut tout entier de morale pratique, c'est-à-dire de morale. La vertu, ou plutôt *les* vertus (puisque'il y en a plusieurs, puisqu'on ne saurait les ramener toutes à une seule ni se contenter de l'une d'entre elles) sont nos valeurs morales, si l'on veut, mais incarnées, autant que nous le pouvons, mais vécues, mais en acte : toujours singulières, comme chacun d'entre nous, toujours plurielles, comme les faiblesses qu'elles combattent ou redressent. Ce sont ces vertus que je me suis données ici pour objet. Encore mon propos n'était-il pas de les évoquer toutes, ni d'en épuiser aucune. Je n'ai voulu qu'indiquer, pour celles qui me paraissaient les plus importantes, ce qu'elles sont, ou ce qu'elles devraient être, et ce qui les rend toujours nécessaires et toujours difficiles. De là ce traité, dont le titre indique assez l'ambition, quant à son objet, et les limites, quant à son contenu.

Comment ai-je procédé ? Je me suis demandé quelles étaient les dispositions de cœur, d'esprit ou de caractère dont la présence, chez un individu, augmentait l'estime morale que j'avais pour lui, et dont l'absence, au contraire, la diminuait. Cela donna une liste d'une trentaine de vertus. J'ai éliminé celles qui pouvaient faire double emploi avec telle autre (ainsi la bonté avec la générosité, ou l'honnêteté avec la justice) et toutes celles en général qu'il ne m'a pas paru indispensable de traiter. Il en est resté dix-huit, c'est-à-dire bien plus que ce que j'avais d'abord envisagé, sans que je parvienne pourtant à en supprimer davantage. J'ai dû être d'autant plus bref, sur chacune, et cette contrainte, qui faisait partie de mon projet, n'a cessé d'en gouverner la réalisation. Ce livre s'adresse au grand public. Si les philosophes de métier peuvent le lire, c'est à la condition de n'y chercher ni érudition ni exhaustivité.

Que l'ensemble commence par la politesse, qui n'est pas encore morale, et se termine par l'amour, qui déjà ne l'est plus, c'est bien sûr délibéré. Pour le reste, l'ordre choisi, sans être absolument contingent, doit plus à une espèce d'intuition

ou d'exigence, tantôt pédagogique, tantôt éthique ou esthétique, qu'à je ne sais quelle volonté déductive ou hiérarchisante. Un traité des vertus, surtout petit comme est celui-ci, n'est pas un système de la morale : c'est morale appliquée, plutôt que théorique, et vivante, autant que faire se peut, plutôt que spéculative. Mais quoi de plus important, dans la morale, que l'application et la vie ?

J'ai beaucoup cité, comme d'habitude, et trop. C'est que je voulais faire œuvre utile, plutôt qu'élégante. La même raison m'obligeait à donner toutes les références, quitte à multiplier pour ce faire les notes en bas de page. Nul n'est tenu de les lire, et même il vaut mieux d'abord ne pas s'en préoccuper. Elles sont faites, non pour la lecture, mais pour le travail : non pour les lecteurs mais pour les étudiants, quels que soient leur âge et leur métier. Quant au fond, je n'ai pas voulu faire semblant d'inventer ce que la tradition m'offrait, quand je ne faisais que le reprendre. Non que je n'aie rien mis de mien, dans cet ouvrage, au contraire ! Mais on ne possède jamais que ce qu'on a reçu et transformé, que ce qu'on est devenu, grâce à d'autres ou contre eux. Un traité des vertus ne saurait, sans ridicule, chercher l'originalité ou la nouveauté. Il y a plus de courage d'ailleurs, et plus de mérite, à se confronter aux maîtres, sur leur terrain, qu'à fuir toute comparaison par je ne sais quelle volonté d'inédit. Voilà deux mille cinq cents ans, pour ne pas dire plus, que les meilleurs esprits réfléchissent aux vertus : je n'ai voulu que continuer leur effort, à ma façon, avec mes moyens, et en m'appuyant sur eux autant qu'il le fallait.

Certains jugeront l'entreprise présomptueuse ou naïve. Le second reproche m'est un compliment. Quant au premier, je crains que ce ne soit un contresens. Ecrire sur les vertus serait plutôt, pour qui s'y risque, une perpétuelle blessure narcissique : parce que cela le renvoie toujours, et bien vivement, à sa propre médiocrité. Toute vertu est un sommet, entre deux vices, une ligne de crête entre deux abîmes : ainsi le courage, entre lâcheté et témérité, la dignité, entre complaisance et égoïsme, ou la douceur, entre colère et apathie^[6]... Mais qui peut vivre toujours au sommet ? Penser les vertus, c'est mesurer la distance qui nous en sépare. Penser leur excellence, c'est penser nos insuffisances ou notre misère. C'est un premier pas, et le seul peut-être qu'on puisse demander à un livre. Le reste est à vivre, et comment un livre pourrait-il en tenir lieu ? Cela ne signifie pas qu'il soit toujours inutile, ni moralement sans portée. La réflexion sur les vertus ne rend pas vertueux, en tout cas elle ne saurait évidemment y suffire. Il est une vertu toutefois qu'elle développe : c'est l'humilité, aussi bien intellectuelle, devant la richesse de la matière et de la tradition, que proprement morale, devant l'évidence que ces vertus nous font défaut, presque toutes, presque toujours, et qu'on ne saurait pourtant se résigner à leur absence ni s'exempter de leur faiblesse, qui est la nôtre.

Ce traité des vertus ne sera utile qu'à ceux qui en manquent, et cela, qui lui fait un

public assez vaste, doit excuser l’auteur d’avoir osé — non malgré son indignité mais à cause d’elle — l’entreprendre. Le plaisir que j’y ai pris, qui fut vif, m’a paru une justification suffisante. Quant à celui des lecteurs, il ne pourra venir, s’il vient, que par surcroît : ce n’est plus travail, mais grâce. A ceux-là, donc, ma gratitude.

-
- [1] *Ethique à Nicomaque*, I, 6, 1097 b 22 - 1098 a 20 (trad. Tricot, Paris, Vrin, 1979, p. 57 à 60).
- [2] *Essais*, III, 13, p. 1110 de l’éd. Villey-Saulnier, rééd. PUF, 1978.
- [3] *Ethique*, IV, déf. 8 (trad. Appuhn, rééd. Garnier-Flammarion, 1965).
- [4] Montaigne, *Essais*, II, 36 (« Des plus excellents hommes ») ; Spinoza, *Ethique*, IV, scolie de la prop. 50.
- [5] Voir spécialement mon *Traité du désespoir et de la béatitude*, t. 2, *Vivre*, PUF, 1988, chap. 4 (« Les labyrinthes de la morale »), ainsi que *Valeur et vérité*, PUF, 1994.
- [6] Voir bien sûr Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 4-9, 1105 b - 1109 b, et *Ethique à Eudème*, II, 3, 1220 b - 1221 b. C’est ce qu’on appelle parfois le *juste milieu*, ou la *médiété*, qui n’est pas une médiocrité mais son contraire : « Dans l’ordre de la substance et de la définition exprimant la quiddité, la vertu est une médiété, tandis que dans l’ordre de l’excellence et du parfait, c’est un sommet » (*Eth. à Nicomaque*, II, 6, 1107 a 5-7, p. 106-107 de la trad. Tricot). Voir aussi ce que j’écrivais dans *Vivre*, chap. 4, p. 116 à 118.